

En France, la question du harcèlement des filles et des femmes est apparue massivement à la suite de la remise du rapport du Haut conseil à l'égalité entre les femmes et les hommes en avril 2015, qui relève que 100% des femmes ont été victimes de harcèlement sexiste. Ce "terrorisme sexuel" (Kissling, 2014) engendre un fort sentiment d'insécurité pour les femmes et les filles qui se restreignent dans leurs déplacements. Dans le même avis, le *Haut Conseil à l'Égalité entre les femmes et les hommes* relevait, concernant le "harcèlement sexiste et sexuel dans les transports en commun", que les femmes occupent l'espace public plus par besoin que par plaisir (en lien généralement avec les enfants, les tâches domestiques, etc.), et les hommes y stationnent quand les femmes ne font que le traverser. Isabelle Clair aura démontré de la même façon que même si l'espace public est plus contrôlé pour les filles résidant dans les habitats sociaux citadins, les restrictions et le contrôle du corps des filles au moment de l'adolescence est central quel que soit le paysage urbain et social (Clair, 2010). Paradoxalement, les enquêtes sur les violences montrent clairement que l'espace privé est un lieu bien plus dangereux pour les femmes que les espaces publics, sans que cela n'entraîne des mises en garde spécifiques (ENVEFF, 2003). Or, les femmes y vivent régulièrement des agressions verbales ou non-verbales à connotation sexuelle. Toutefois, le harcèlement de rue est un sujet encore très peu documenté (Gourarier, 2016). Invisible, naturalisé, minimisé, ignoré, ce phénomène a peu intéressé la recherche académique. Pour Gardner, cette invisibilité peut être expliquée par l'omniprésence du harcèlement de rue, qui s'intègre dans « la fabrique sociale de la vie publique » (Gardner, 1995) le faisant apparaître comme naturel, donc non questionnable. Difficile, dès lors, d'en faire un sujet d'étude. Pourtant, ces phénomènes sont de plus en plus questionnés, à la fois par la recherche, mais aussi et surtout par les plus jeunes, qui, grâce aux réseaux sociaux notamment, dénoncent et questionnent massivement ces pratiques jusque-là banalisées.

A partir d'une récente enquête (Dagorn et Alessandrin, 2017 ; Dagorn, Alessandrin et Franquet, 2016) sur les déplacements des femmes à Bordeaux Métropole (5218 questionnaires), nous vous proposons d'étudier et de comparer les réponses des 2870 étudiantes et montrer en quoi ces dernières résistent différemment aux formes de harcèlements dont elles sont victimes.

LES DEPLACEMENTS DES ETUDIANTES

Les faits relevés

Comme on peut le voir dans le tableau 1, une majorité des femmes est touchée par le phénomène.

Tableau 1 : Faits de harcèlements relevés dans l'enquête menée à Bordeaux Métropole

Les faits	pourcentage / (réponses)
Des regards insistants, une présence envahissante, des sifflements ou bruitages divers	25 % / (1 143)
Des commentaires non désirés sur l'apparence	19,2 % / (880)
Des contacts physiques non souhaités et/ou attouchements (mains aux fesses, dans les cheveux...)	18,6 % / (849)
Je n'ai jamais été confrontée à ce type de situation	17,6 % / (803)
Insultes, menaces, commentaires injurieux	13,2 % / (603)
Masturbation, exhibitionnisme et/ou autres facteurs cumulés	6,5 % / (207)
Total	100 % / (4 575)

Source : A. Alessandrini, J. Dagorn, L. César-Franquet, 2016.

Cependant, lorsque l'on extrait la population étudiante, on s'aperçoit qu'elles sont massivement plus touchées que la moyenne des femmes interrogées puisque 100% des étudiantes interrogées déclarent des faits relatifs au harcèlement durant les 12 derniers mois. Elles sont surreprésentées également dans la fréquence. Elles déclarent massivement plus de 10 faits de harcèlement, alors que le pic des réponses se situe entre 2 et 5 fois, comme en témoignent ces étudiantes dans le verbatim du questionnaire :

« C'est sans arrêt des comportements banals « de harcèlement », classiques tels que des sifflements, ou des remarques sur mes tenues, mon maquillage... » (Étudiante de 22 ans).

« Chaque jour quasiment, mes déplacements font l'objet d'un truc qui m'arrive, sifflements, conversations forcées... » (Étudiante de 21 ans).

« Je me suis fait agresser physiquement aux abords du tram et la caméra dans le tram avant l'agression a été d'une inutilité totale car on ne voyait rien du tout. On a jamais retrouvé mon agresseur. J'y repense souvent en passant à cet arrêt de tram que j'évite de plus en plus en prenant maintenant ma voiture. Payer les transporteurs c'est payer sa sécurité !!! » (Étudiante de 24 ans).

A travers ces résultats et ces témoignages parallèles, on voit se dessiner deux tensions majeures : la première est donc la multivictimation saillante pour cette catégorie de femmes et de filles, et de l'autre, leur capacité à résister et "faire avec" malgré tout. En effet, en dépit de leur appréhension, elles investissent l'espace public jour et nuit, mais de manière savamment orchestrée.

Des stratégies d'évitement

Afin d'identifier les empêchements, nous avons demandé aux personnes si elles évitaient des lieux pour mieux les corrélés au sentiment d'insécurité. Mais cette variable a permis de mesurer l'inverse. Si corrélation il y a, elle est entre la possibilité d'éviter des lieux et le fait de se sentir en sécurité comme en témoigne le tableau suivant :

Tableau 2 : Lieux évités par les étudiantes comparés à l'ensemble des répondantes

Lieux évités	OUI	NON
étudiantes	47%	53%
Par l'ensemble des répondantes	42%	58%

Source : A. Alessandrin, J. Dagorn, L. César-Franquet, 2016.

En effet, comme nous le verrons, les étudiantes évitent significativement plus de lieux que les autres femmes, et pour autant ont une perception générale plutôt bonne. Le fait même d'anticiper ses trajets dessine une autre réalité : celle de la manière dont on appréhende la ville. D'un côté, on retrouve les ouvrières et les employées qui évitent peu de lieux, mais ont une forte peur de la ville qu'elles vivent "sous contrainte" pour diverses raisons (horaires imposés, lieu d'habitation éloigné, manque d'habitus urbain...). Libres de leurs déplacements dans la ville, elles peuvent « choisir » d'éviter certains lieux afin de se sentir en sécurité. Ce qui apparaît paradoxale de l'extérieur, est tout à fait compréhensible du point de vue de l'actrice.

LA MANIERE DONT LES ETUDIANTES APPREHENDENT LA VILLE.

Un climat peu dégradé malgré la répétition des faits.

En effet, malgré les multiples agressions dont elles sont victimes et les lieux qu'elles évitent méthodiquement, elles ne perçoivent pas l'ambiance de manière plus dégradée que les autres, pourtant moins harcelées, comme le montrent les tableaux comparatifs suivants :

Tableaux 3 et 4 : Perception de l'ambiance générale étudiantes et ensemble des répondantes

Ambiance générale (étudiantes)			Ambiance générale (N Total)		
Moyenne = 5,29			Moyenne = 5,31		
	Nb	% cit.		Nb	% cit.
1	40	1,5	1	85	1,7
2	85	3,3	2	155	3,1
3	217	8,4	3	443	9
4	407	15,7	4	721	14,6
5	676	26,1	5	1274	25,9
6	521	20,1	6	963	19,6
7	466	18	7	885	18
8	155	6	8	333	6,8
9	14	0,5	9	45	0,9
10	8	0,3	10	20	0,4
Total	2589	100	Total	4924	100

Source : A. Alessandrin, J. Dagorn, L. César-Franquet, 2016.

L'expérience des femmes dans la ville est emprunte de remarques sexistes, de discriminations et d'agressions en tous genres. Pour autant, face à ce flot d'agressions, elles résistent et adaptent leurs comportements afin d'investir la ville « malgré tout » comme en témoignent les observations relevées telles que celle-ci :

« On ne peut pas dire que je sois vraiment rassurée mais on ne peut pas dire non plus que je sois tout le temps sur le qui-vive... » Noémie, étudiante, 22 ans.

Elles adoptent également des stratégies individuelles et collectives comme le fait de déambuler à plusieurs, de mettre des écouteurs, voire de mimer une conversation téléphonique pour marquer leur non-disponibilité. Une part d'entre elles révèle même adopter des codes masculins, voire de dégoût comme le fait de roter, de cracher... afin d'éviter toute éventuelle sexualisation de leur corps.

Si ces pratiques sont efficaces et permettent d'échapper aux formes de harcèlement, elles peuvent néanmoins nous interroger sur le vivre-ensemble. Car ces comportements induisent de facto l'isolement de ces jeunes filles dans l'espace public, refusant de manière involontaire toute interaction humaine possible avec qui que ce soit.

D'autre part, la fréquence des agressions en général donne une triple indication :

- La banalisation des faits perçus par les témoins, qui réagissent peu ou pas,
- Le relativisme des victimes du fait de leur quotidienneté : « *ça arrive tout le temps, c'est pour ça qu'on ne le remarque même plus !* »
- L'impunité des auteur.e.s dans leurs actions répétées.

Pour autant, concernant les étudiantes, ceci est de moins en moins vrai, car ces dernières dénoncent davantage les faits et résistent contrairement à leurs aînées.

DES STRATEGIES ET DES MODES DE RESISTANCES DIFFERENTES.

Entre loisirs, contraintes, et résistances individuelles.

Circulant davantage la journée comme de nuit, elles sont davantage victimes d'attouchements sexuels et relatent leurs mésaventures massivement comme dans le témoignage suivant :

« Dans le bus bondé, un homme s'est collé derrière moi et s'est frotté avec insistance. J'ai d'abord cru qu'il ne faisait pas exprès (après tout, le bus était plein et en mouvement) mais je me suis décalée et j'ai constaté à plusieurs reprises qu'il se collait. Je me suis dit qu'il ne restait que deux arrêts avant que je descende, alors je n'ai rien dit. Je regrette maintenant » Etudiante, 20 ans.

Plus enclines à investir la ville pour les loisirs, les terrasses de cafés que les autres femmes, elles sont aussi davantage la cible d'hommes qui voient en des filles « qui stagnent », des cibles faciles.

« Un homme plus âgé que moi, en début de soirée sur la place de la victoire, je me rendais chez une amie, m'a dit qu'il voulait m'épouser parce que j'étais jolie, m'a attrapée par les poignets pour m'emmener, il y avait beaucoup de monde, toutes les personnes ont tourné la tête, on ignorait la situation, j'ai alors arraché brusquement mes bras en interpellant un homme en costume qui passait tout près de moi. L'indifférence des autres m'a énormément choquée, au moins autant que l'homme dérangé ». (Etudiante, 21 ans)

« Dans le 64, tard le soir, 2 hommes bourrés sont montés dans le bus à l'arrêt Pouqueyras, ils se sont assis autour de moi et ont commencé à être insultant envers moi au niveau physique mais aussi quand j'ai refusé de l'embrasser, il m'a craché dessus, personne n'a rien dit, rien fait, ni bougé, pas même le chauffeur » (Etudiante, 23 ans).

Sentiment d'insécurité et faits relevés.

En résumé, les étudiantes se déclarent plus stressées, inquiètes que la moyenne (+3%), alors qu'elles occupent davantage l'espace public que les autres femmes. Elles ont à la fois un plus fort sentiment d'insécurité, évitent davantage de lieux, mais dans les faits, usent de diverses stratégies pour occuper l'espace à loisir.

« Une fois place de la victoire, je me suis fait insulter de « pute » par un groupe de 10 garçons parce que je n'avais pas envie de discuter, c'est courant ce genre de chose... Je pense en ce moment à acheter un vélo car avec mes horaires je rentre tard et j'ai peur le soir seule dans la rue. » Clarisse, 22 ans.

Le témoignage de cette étudiante montre à quel point elles sont agressées, à quel point elles en sont conscientes, mais aussi et surtout combien elles ne se résignent pas et cherchent des stratégies « pour y aller malgré tout ».

Une plus grande dénonciation des faits.

Preuve de cette conscientisation, les étudiantes, contrairement aux générations précédentes en parlent davantage comme le montrent les déclarations auto révélées dans le questionnaire :

- 6% sont allées à la police
- 1% en ont parlé aux associations de femmes victimes de violences
- 3% en ont parlé à des ami.e.s
- 0,5% sont allées dans les sites dédiés.

Avant elles, en dehors des cercles féministes, comme ceux relevés dans les cahiers du MLF (Wittig, 1992), peu de femmes communiquaient sur ce phénomène.

A présent, elles en parlent entre elles, dénoncent, et commencent même à porter plainte. Refusant à la fois le sentiment d'insécurité propre à beaucoup de femmes tout en l'ayant incorporé, elles usent de stratégies individuelles et collectives (réseaux sociaux, lieux évités...). Sans à la fois relativiser le risque, elles résistent individuellement mais aussi collectivement en portant plainte et en dénonçant de différentes manières. Montrant ici la force et l'impact des médias et des réseaux sociaux, couplée à une prise en compte politique et médiatique.

RENDONS LA PAROLE AUX ACTRICES EN GUISE DE CONCLUSION :

*« Le pire qui m'est arrivé: il était 22h, un vendredi soir au mois de septembre, je sortais d'un restaurant avec une amie place St Pierre. Un homme d'une vingtaine d'année nous accoste. Il est lourd, il nous dit qu'on est « bonnes », et nous propose d'aller chez lui pour nous « baiser » parce qu'on est des « meufs ». Nous lui répondons que nous ne sommes pas intéressées et on lui demande de nous laisser tranquilles. On part d'un pas insistant, il réalise qu'on part, on court, pour le semer, il nous rattrape violemment, se jette sur mon amie et la touche de manière très indécente. Je crie, j'appelle à l'aide (il y avait beaucoup de personnes dans les restaurants, des personnes qui se promenaient). Personne ne réagit, les gens font semblant de ne rien voir. J'attrape le bras de l'agresseur et lui dit qu'il n'a pas à toucher mon amie. Il m'attrape à mon tour, m'explique que je suis une femme et que je n'ai pas à parler comme ça à un homme. Il lève la main et s'apprête à me frapper violemment. On est allées ensuite à la police pour porter plainte ensemble. »
Etudiante de 23 ans*

« La suite de la mésaventure liée à ces cinq hommes qui ont cherché à rentrer chez moi (je me suis étonnée en claquant la porte sur les doigts de celui qui la bloquait...). J'ai appelé la BAC, qui est arrivée en 5 mn, ce qui m'a rassurée. Néanmoins les conséquences de cet épisode ont été nombreuses : déménagement, cauchemars, développement d'une phobie de l'espace urbain, endormissement avec un couteau sous l'oreiller (!) ; et puis j'ai fini par consulter un psychiatre car j'avais besoin de retrouver une certaine confiance (en les autres, en moi-même). Plus généralement je subissais beaucoup d'insultes (« hey la blonde », « s*** », « il faut arrêter la gym et commencer à travailler le cerveau », etc.) qui ont considérablement diminué depuis que je me sens moins fragile. » Oriane, 24 ans.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

Bard, Christie. 2004. *Le genre des territoires*, Angers, PUA.

Clair, Isabelle, 2010. *Les jeunes et la sexualité*. Initiations, Interdits, Identités. Paris, Autrement.

Dagorn, Johanna, Alessandrin, Arnaud, Charai, N. 2016. « La ville face aux discriminations » (dir.), *Les cahiers de la LCD*, vol.1.

Dagorn, Johanna, Alessandrin, Arnaud. Mai 2017. « Femmes et espace public : entre épreuves et résistances », *Hommes et libertés*.

Gardner, Carol. 1995. *Passing by – Gender and public harassment*, University of California Press.

Genre et Ville. 2016. « Le droit à la flânerie », *Les cahiers de la LCD*, vol.1, p. 34-57

Gourarier, Mélanie. 2017, *Alpha male*, Paris, Seuil.

Gourarier, Mélanie, 2016. *Les ruses de la séduction masculine*, Paris, Seuil.

Jaspard Maryse et al., 2003. *Les violences envers les femmes en France : une enquête nationale*, Paris, La Documentation française.

Kissling, Elizabeth. 1991. « Street Harassment : The language of Sexual Terrorism », *Discourse Society*, vol. 2, no 4, p. 451-460.

Lieber, Marylene. 2008, *Genre, violences et espaces publics : la vulnérabilité des femmes en question*. Paris, Presses de Sciences po.

Perrot, Michelle. 1997. « Le genre de la ville », *Communications*, vol.65, no 1, p. 149-163.

Wittig Monique, 1992. *La Pensée straight*. Balland « Le Rayon » - rééd. Éditions Amsterdam.